



I - Souvenirs d'enfance

Nous avions chacune notre petit jardin dans ce jardin de ma mère, qui était lui-même si petit qu'il aurait bien dû nous suffire ; mais un certain esprit de propriété est tellement inné dans l'être humain, qu'il faut à l'enfant quatre pieds carrés de terre pour qu'il aime réellement cette terre cultivée par lui, et dont l'étendue est proportionnée à ses forces. Cela m'a toujours fait penser que, quelque communiste qu'on pût être, on devait toujours reconnaître une propriété individuelle. Qu'on la restreigne ou qu'on l'étende dans une certaine mesure, qu'on la définisse d'une manière ou d'une autre selon le génie ou les nécessités des temps, il n'en est pas moins certain que la terre que l'homme cultive lui-même lui est aussi personnelle que son vêtement. Sa chambre ou sa maison est encore un vêtement, son jardin ou son champ est le vêtement de sa maison, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette observation des instincts naturels, qui constate le besoin de la propriété dans l'homme, semble exclure le besoin d'une grande étendue de propriété. Plus la propriété est petite, plus il s'y attache, mieux il la soigne, plus elle lui devient chère. *Histoire de ma vie*, troisième partie, ch III

II - L'humain et la nature

Je n'ai pas besoin d'être certaine du salut de la planète et de ses habitants pour croire à la nécessité du bien et du beau : si la planète sort de cette loi, elle périra. *Correspondance*

L'homme n'est pas une espèce tellement différente des autres qu'il puisse s'affranchir de ce qui est commun à toutes, la souveraineté du but. En histoire naturelle cette souveraineté est réelle et absolue. Quand l'être humain s'y soustrait, usant en cela d'une apparente liberté qui le trompe, il transgresse la loi naturelle, il s'affranchit de l'esclavage instinctif, mais, en même temps, il attende aux conditions normales de son existence, il se détruit ou se transforme dans un sens ou dans l'autre. (...)

L'homme s'est fait pourtant, par l'industrie, par l'amour du mieux, qui le distingue et le caractérise, un milieu artificiel qui lui rend impossible le retour matériel à la vie



naturelle ; tellement impossible qu'il n'en connaît même plus les conditions et ne pourrait plus les reconstituer. C'est donc à lui d'embellir sans cesse, dans l'ordre intellectuel, matériel et moral, ce milieu nouveau qui s'appelle le monde de la civilisation et qui est bien réellement le monde de l'homme, fait par lui et modifiable à son gré. Mais il n'y introduira la durée et l'harmonie qui président à l'ordre naturel, qu'en y

introduisant le respect des lois naturelles applicables à son espèce.

Ces lois naturelles qui, à mon sens, sont des lois vraiment divines, sont quelquefois difficiles à retrouver à travers le dédale confus et déplorable de nos préjugés, de nos habitudes et de nos institutions. Pourtant la conscience humaine n'est pas de tous points artificielle. La plus pauvre intelligence, le coeur le moins développé retrouvent en eux-mêmes, quand on les y ramène, les rudiments d'un devoir naturel, indépendant des enseignements et des lois sociales. (...) « L'homme et la femme. Lettre à un ami », *Impressions et souvenirs*, paru dans *Le Temps*, 4 septembre 1872.

Il n'y a rien de ce qui paraît être en dehors de nous, qui ne soit nous. (...) Toute la terre et tout le ciel agissent sur nous à toute heure et sur tout le ciel sans nous en apercevoir. Tout ce qui est, est réceptacle ou effusion, élément ou aliment de vie. Il faut la respiration de tous les êtres pour que chacun de nous ait sa dose d'air respirable. Les nuages sont la sueur de la terre, il faut que tout y transpire pour que nous ne soyons pas desséchés ; il faut le plus petit astre de la voie lactée fonctionne dans le mode d'existence qui lui est départi pour que l'univers subsiste. Comme la goutte d'eau que le soleil irise, nous avons des reflets, des projections immenses dans l'espace. Et moi, pauvre atome, quand je me sens arc-en-ciel et voie lactée, je ne fais pas un vain rêve. Il y a de moi en tout, il y a de tout en moi.

Et je n'ai pas la liberté de me séparer de ce qui constitue ma vie. La mort ne m'en séparera pas. » (...) *Impressions et souvenirs*, paru dans *Le Temps*, 19 septembre 1872.

III - Oiseaux, entomologie, conchyliologie

Quant à moi, la sympathie des oiseaux m'est si bien acquise, que mes amis en ont été souvent frappés comme d'un fait prodigieux. J'ai fait à cet égard des éducations merveilleuses ; mais les oiseaux sont les seuls êtres de la création sur lesquels j'ai jamais

exercé une puissance fascinatrice, et s'il y a de la fatuité à s'en vanter, c'est à eux que j'en demande pardon.

Je tiens ce *don* de ma mère, qui l'avait encore plus que moi, et qui marchait toujours dans notre jardin accompagnée de pierrots effrontés, de fauvettes agiles et de pinsons babillards, vivant sur les arbres en pleine liberté, mais venant becqueter avec confiance les mains qui les avaient nourris. Je gagerais bien qu'elle tenait cette influence de son père, et que celui-ci ne s'était point fait oiselier par un simple hasard de situation, mais par une tendance naturelle à se rapprocher des êtres avec lesquels l'instinct l'avait mis en relation. (...) *Histoire de ma vie*, première partie, ch I



La soirée d'automne était superbe et les merles chantaient dans les buissons. J'ai toujours aimé particulièrement le chant du merle ; moins éclatant, moins original, moins varié que celui du rossignol, il se rapproche davantage de nos formes musicales, et il a des phrases d'une naïveté rustique qu'on pourrait presque noter et chanter en y mêlant fort peu de nos conventions. *Histoire de ma vie*, troisième partie, ch X

C'est là (dans la mer) que la nature, échappant à des destructions dont l'homme est l'agent fatal, et se dérochant à plusieurs égards à son investigation, enfante sans se lasser des êtres innombrables dont l'existence éphémère se révèle plus tard par l'apparition de continents nouveaux, ou par l'extension des continents anciens. Cette intéressante et universelle formation de la terre par les mollusques commence aux premiers âges du monde. C'est sous cette forme élémentaire d'abord et de plus en plus compliquée que la vie apparaît, mais avec quelle profusion étonnante ! (...) Il résulte de ceci que, dans la mer, la vie a son ordonnance logique comme partout ailleurs, et que ce vaste abîme ne renferme pas l'horreur du chaos, ainsi qu'au premier aperçu l'imagination épouvantée se la représente. Tous ces grands tumultes, ces ouragans, ces fureurs qui agitent sa surface passent sans rien déranger au calme mystérieux de ses profondeurs et aux lois de la vie, qui s'y renouvelle dans des conditions voulues. (sur l'île de la Réunion), *Nouvelles lettres d'un voyageur*, paru dans *La Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1863

IV - Défense de la forêt et des paysans

En 1872, George Sand est sollicitée par les peintres de l'École de Barbizon qui protestent contre un abattage massif des arbres de la forêt de Fontainebleau. Il s'agit de préserver le patrimoine naturel à l'instar des monuments historiques. Ce texte visionnaire est d'une actualité troublante. Il a été à l'origine de la fondation de premiers parcs naturels aux États-Unis, notamment celui de Yellowstone. (Des jardins et des hommes)

« Dieu ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ! »

Qui de vous, sans être dévoré de passions tragiques n'a soupiré, comme la Phèdre de Racine, après l'ombre et le silence des bois ? Ce vers, isolé de toute situation particulière, est vu comme un cri de l'âme qui aspire au repos et à la liberté, ou plutôt à ce recueillement profond et mystérieux qu'on respire sous les grands arbres. Malheureusement, ces



monuments de la nature deviennent chaque jour plus rares devant les besoins de la civilisation et les exigences de l'industrie. Comme il se passera encore peut-être des siècles avant que les besoins de la poésie et les exigences de l'art soient pris en considération par les sociétés, il est à présumer que le progrès industriel détruira de plus en plus les plantes séculaires, ou qu'il ne donnera de longtemps à aucune plante élevée le droit de vivre au-delà de l'âge strictement nécessaire à son exploitation. Déjà la forêt de Fontainebleau a souffert de ces idées positives, et des provinces entières se sont dépouillées, à la même époque, de leurs grands chênes et de leurs pins majestueux. Nous avons tous, autour de nous, des endroits regrettés où, dans notre jeunesse, nous avons délicieusement rêvé sous des arbres impénétrables au soleil et à la pluie, et qui ne présentent plus que des sillons ensemencés ou d'humbles taillis.

« Les Bois », *Nouvelles lettres d'un voyageur*, paru dans *Le Magasin pittoresque*, janvier, 1856

« Fontainebleau, août 1837 » - *George Sand parcourt la forêt en compagnie de son fils (...)*
Tout est beau ici. D'abord les futaies sont toujours belles dans tous les pays du monde, et, ici, elles sont jetées sur des accidents de terrains décoratifs et toujours praticables. Ce n'est pas un mince agrément que de pouvoir grimper partout, même à cheval, et d'aller chercher des fleurs et les papillons là où ils vous tentent. Ces longues promenades, ces jours entiers au grand air sont toujours de mon goût, et cette solitude, ce silence solennel à quelques heures de Paris sont inappréciables. Nous vivons d'un pain, d'un poulet froid

et de quelques fruits que nous emportons avec les livres, les albums et les boîtes à insectes. » *Impressions et souvenirs*, paru dans *Le Temps*, 19 septembre 1872



Les grands végétaux sont des foyers de vie qui répandent au loin leurs bienfaits, et s'il est dangereux ou nuisible de vivre éternellement sous leur ombre directe, il est bien prouvé que supprimer leur émanation, c'est changer de manière funeste les conditions atmosphériques de la vie humaine. C'est supprimer ces grands éventails qui renouvellent l'air et divisent l'électricité sur nos têtes ; c'est aussi appauvrir le sol qui est doué d'une circulation pour ainsi dire, sous-cutanée. (...)

La rage de la possession individuelle doit avoir certaines limites que la nature a tracées. Arrivera-t-on à prétendre que l'atmosphère doit être partagée, vendue, accaparée par ceux qui auront le moyen de l'acheter ? Si cela pouvait se faire, voyez-vous d'ici chaque propriétaire balayant son coin de ciel, entassant les nuages chez son voisin, ou, selon son goût, les parquant chez lui et demandant une loi qui défende sans argent de regarder l'or du couchant ou la splendeur fantastique des nuées chassées par la tempête ? J'espère que cet heureux temps ne viendra pas, mais je crois que la destruction des belles forêts est un rêve non moins monstrueux, et qu'on ne doit pas plus retirer les grands arbres du domaine public intellectuel que leurs influences salubres à l'hygiène publiques. Ils sont aussi sacrés que les nuages féconds avec lesquels ils entretiennent des communications incessantes ; ils doivent être protégés et respectés, ne jamais être livrés au caprice barbare ou au besoin égoïste de l'individu. beaux et majestueux jusque dans leur décrépitude, ils appartiennent à nos descendants comme ils ont appartenu à nos ancêtres. Ils sont les temples éternels dont l'architecture puissante et la frondaison ornementale se renouvellent sans cesse, les sanctuaires de silence et de rêverie où les générations successives ont le droit d'aller se recueillir et chercher cette notion sérieuse de la grandeur, dont tout homme a le sentiment et le besoin au fond de son être. (...)

La nature ne se livre pas ainsi au commandement du professeur ; essentiellement mystérieuse, elle a sa révélation particulière pour chaque individu et s'empare de lui par un procédé qu'elle ne répète pas pour un autre. Il faut la voir soi-même et l'interroger avec ses propres tentacules. Elle est éloquente pour tous, mais jamais traduisible jusqu'au fond, car elle a tous les langages, et, sous la prodigalité de ses expressions diverses, elle a

un dernier mot caché qu'elle garde pour elle, Dieu merci, pour l'art, l'homme cherchera éternellement. (...)

Car il est temps d'y songer, la nature s'en va. Sous la main du paysan les grands végétaux disparaissent, les landes perdent leurs parfums, et il faut aller loin des villes pour trouver le silence, pour respirer les émanations de la plantes libre ou surprendre le secret du ruisseau qui jase et qui coule à son gré. (...) la planète est encore vaste et assez riche pour le nombre de ses habitants ; mais il y a un grand péril en la demeure, c'est que les appétits de l'homme sont devenus des besoins impérieux que rien n'enchaîne, et que, si ces besoins ne s'imposent pas, dans un temps donné, une certaine limite, il n'y aura plus de proportion entre la demande de l'homme et la production de la planète.

Impressions et souvenirs, paru dans *Le Temps*, 13 novembre 1872



V - La botanique et l'âme universelle

« Mes romans sont des herbiers. » Lettre à Everard, pseudonyme de Michel de Bourges

Tu me demandes ce que j'entends par l'âme universelle de l'homme. (...) Vois-y l'appel d'une relation à établir entre l'âme individuelle et l'âme de l'univers. « A propos de botanique », *Nouvelles lettres d'un voyageur*, lettre à Maurice Sand, 15 juillet 1868

Si la pierre qui a contribué à mon ossature en me fournissant la partie calcaire qui est ma base, est une aïeule que je ne puis renier et que je regarde avec un certain respect poétique et raisonnable, la plante qui est un organisme, un être bien antérieur à moi sur la terre, a droit à mon admiration, non seulement par sa grâce ou sa beauté, mais encore pour le rôle qu'elle joue dans mon existence. Elle vit d'ailleurs, jusqu'à un certain point, d'une vie analogue à la mienne. Elle ne remue pas par elle-même, mais elle agit par sa croissance, elle opère son mouvement par une action qui est en même temps une production. Si elle a besoin d'aller trouver un sol propice, une lumière plus ou moins vive, elle tire de sa propre substance des branches, des vrilles ou de puissantes racines qui sont en même temps action et moyens d'action. (...)

Et si nous étendons nos observations à la vie des êtres plus complets encore qui peuplent notre milieu, à tous les animaux grands et petits, d'allure bruyante ou mystérieuse, qui, du sein de l'écorce terrestre jusqu'à la cime des grands végétaux et aux régions de l'air, agissent et travaillent, nous sommes éblouis de la diversité de leurs

fonctions. Toutes sont admirablement ingénieuses, et, comme tous ces êtres sont beaux ou intéressants dans leur mode d'existence qui a l'air de nous enlever au sentiment de la nôtre, mais, qui, au contraire, le complète et le confirme. *Impressions et souvenirs*, paru dans *Le Temps*, 22 août novembre 1871

Mais l'herbier a pour moi une autre importance encore, une importance toute morale et toute de sentiment. C'est le passage d'une vie humaine à travers la nature, c'est le voyage enchanté d'une âme aimante dans le monde aimé de la création. (...)

L'herbier est encore autre chose, c'est un reliquaire. Pas un individu qui ne soit un souvenir doux et pur. On ne fait de botanique bien attentive que quand on a l'esprit libre des grandes préoccupations personnelles ou reposé de grandes douleurs. Chaque plante rappelle donc une heure de clame ou d'accalmie. (...)

Mais il n'y a pas de matière proprement inerte ; je le veux bien ! Chaque élément de vitalité a sa vie propre, et j'admets sans surprise celle de la terre et du rocher. La vie chimique est encore intense sous nos pieds et se manifeste par les tressaillements et les suintements volcaniques ; mais encore une fois, la vie la plus élémentaire est toujours une vie ; la vie inorganique - il paraît qu'on parle ainsi aujourd'hui - est toujours une force qui vient animer une inertie. d'où vient cette force ? D'une loi. D'où vient la loi ? (...)



Je suis arrivée, moi, à penser que c'était un devoir d'apprendre à étudier, même dans la vieillesse et sans souci du terme plus ou moins rapproché qui mettra fin à l'entreprise. L'étude est l'aliment de la rêverie, qui est elle-même de grand profit pour l'âme, à cette condition d'avoir un bon aliment. Si chaque jour qui passe fait entrer un peu plus avant dans notre intelligence des notions qui l'enflamment et stimulent le coeur, aucun jour n'est perdu, et le passé qui s'écoule n'est pas un bien qui nous échappe. C'est un ruisseau qui se hâte de remplir le bassin où nous pourrions toujours nous désaltérer et où se noie le regret des jeunes années. ON dit les belles années ! c'est par métaphore, les plus belles sont celles qui nous ont rendus plus sensitifs et plus perceptifs ; par conséquent, l'année où l'on vit dans la voie de son progrès est toujours la meilleurs. Chacun est libre d'en faire l'expérience. « Le pays des anémones », *Nouvelles lettres d'un voyageur*, lettre à Juliette Lamber, 7 avril 1868

VI - Contes pour enfant

quand j'étais enfant, ma chère Aurore, j'étais très tourmentée de ne pouvoir saisir ce que les fleurs se disaient entre elles. Mon professeur de botanique m'assurait qu'elles ne disaient rien ; soit qu'il fût sourd, soit qu'il ne voulût pas me dire la vérité, il jurait qu'elles ne disaient rien du tout. (...) Je ne sais pas quelles langues elles parlaient. ce n'était ni le français, ni le latin qu'on m'apprenait fort bien. Il me sembla même que je comprenais mieux ce langage que tout ce que j'avais entendu alors. « Ce que disent les fleurs », *Contes d'une grand-mère*, paru dans *Le Temps*, 14 juillet 1875

Tout dans la nature a une voix, mais nous ne pouvons attribuer la parole qu'aux êtres. Une fleur est un être pourvu d'organes et qui participe largement à la vie universelle. (...)

Tel est le sort des choses. Elles n'existent que par le prix que nous y attachons, elles n'ont point d'âme qui les fasse renaître, elles deviennent poussière ; mais, sous cette forme, tout ce qui possède la vie les utilise encore. la vie se sert de tout, et ce que le temps et l'homme détruisent renaît sous des formes nouvelles, grâce à cette fée qui ne laisse rien perdre, qui répare tout et qui recommence tout ce qui est défait. Cette reine des fées, vous la connaissez fort bien : c'est la nature. « Le marteau rouge », *Contes d'une grand-mère*, paru dans *La Revue des Deux Mondes*, 28 juillet 1875

